

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,
V. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES. { No. 2, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 2, Rue Grant, St. Roch. deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shillings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shillings par année. On n'envoiera pas le journal à la campagne pour moins de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DÉPÔTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. GINGRAS, marché de la Haute Ville, et chez M. ANT. MATTE Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal.—Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières.—Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3. Québec, 8 Février, 1841. No. 20.

MR. VATTEMARE, — SON SYSTÈME D'ÉCHANGE, — L'INSTITUT QU'IL PROPOSE POUR QUÉBEC.

Dans notre dernière feuille nous n'avons fait qu'annoncer l'arrivée de Mr. Vattémare en cette ville; mais nous promettons pour le numéro d'aujourd'hui un résumé succinct du système à la réalisation duquel il a consacré de longues années de travaux incessants; nous allons donc essayer de remplir notre promesse autant que nous le permettra le peu d'espace qui nous est réservé, sauf à revenir plus tard sur ce sujet si nos explications paraissaient insuffisantes.

Ce système, afin de s'accomplir d'une manière profitable pour la masse du peuple, a besoin de la coopération volontaire, effective et franche de chacun des membres de la société, et cette coopération elle-même ne sera possible que lorsque chacun aura bien compris le moyen, le but et l'efficacité du système dans son ensemble; voilà pourquoi, nous qui sommes intimement convaincus de la possibilité, de l'utilité, de la nécessité de l'innovation que nous propose Mr. Vattémare, nous voulons essayer de communiquer nos convictions à chacun de nos lecteurs, de la même manière que nous les avons communiqués par leur simple exposé. Que tous ceux qui auront compris comme

nous ce système, en fassent part à leurs amis; que tous ceux qui l'approuvent en deviennent les défenseurs, et ce qui paraissait d'abord d'une exécution voisine de l'impossible deviendra bientôt clair et praticable à tous les yeux, à toutes les intelligences.

Avant de nous arrêter au système d'échange mutuel d'objets d'arts, de produits naturels et scientifiques, dont les moins zélés ne verraient peut-être ou ne voudraient pas voir au premier abord l'incontestable utilité pour la masse de la population, examinons un peu comment, par un enchaînement d'heureuses conceptions, M. Vattemare suggère le moyen de doter tout-à-coup notre ville, notre pays, sans un onéreux sacrifice pécuniaire, d'institutions qui nous rapprocheraient, nous assimileraient peu-à-peu aux contrées qui dirigent la civilisation.

M. Vattemare propose donc d'ériger un édifice qui réunirait une bibliothèque, un musée d'histoire naturelle, une galerie de tableaux, une salle réservée à une exposition permanente des produits nouveaux ou améliorés de notre industrie, un amphithéâtre consacré à des cours publics propres à initier, peu-à-peu, toutes les classes de notre population, aux théories des arts dont nous devons sentir le besoin chaque jour davantage. Au même local on pourrait adjoindre, dans un but d'économie et de centralisation, le bureau de la poste, l'hôtel de ville, les succursales et tous autres bureaux ou institutions qu'on jugerait pouvoir y être placés commodément.

La bibliothèque servirait de dépôt pour les livres, manuscrits, cartes, globes, médailles, etc., et serait, en même temps le cabinet de lecture où le citoyen, à tous les âges et de toutes les conditions pourrait aller passer utilement et agréablement ses moments de loisir en puisant à une source abondante et saine l'instruction ou la récréation. Le musée d'histoire naturelle contiendrait les objets des trois règnes que cette science nous décrit et dont il favoriserait ainsi l'étude. La galerie de tableaux, en conservant à jamais les productions des maîtres, qui, sans un pareil dépôt, sont ordinairement perdues serait transformée en une école de dessin et de peinture où seraient admis tous ceux que leur goût pousserait vers ces arts. A très-peu de frais on pourrait avoir un maître qui dirigerait les élèves dans leurs choix et dans leurs travaux. La salle d'exposition en recevant les produits de nos plus habiles artisans, les inventions nouvelles et les perfectionnements, exciterait une noble émulation parmi eux et leur fournirait les moyens de se faire connaître. A l'amphithéâtre pourraient être attachés un laboratoire, un cabinet de physique et les accessoires ordinaires; il serait consacré à tous cours publics, (lectures.) On pourrait même facilement instituer à peu de frais des chaires spéciales de droit, de science médicale, etc., pour les élèves qui se consacrent à l'étude exclusive et pratique des hautes professions; puis on pourrait engager les professeurs à donner des cours publics plus superficiels sur les branches convenables à la généralité, telles que la physique, la chimie, leurs nombreuses applications aux arts, l'astronomie, l'anatomie, le dessin linéaire, la botanique, la mécanique, etc., etc., etc.

On conçoit que ce sujet serait susceptible de développements infinis; mais nous avons voulu seulement indiquer, non pas tracer, la marche étendue de ces bienfaits que nous procurerait sans aucun doute l'institut Vattemare.

Voici maintenant le moyen ingénieux et d'une exécution facile qu'il propose pour arriver promptement à ce but.

On conçoit aisément qu'une pareille institution ne pourrait ni fructifier, ni même s'élever si l'on réclamait le concours exclusif, ou de la législature, ou de notre municipalité, ou simplement des citoyens bien disposés; une marche

ble amènerait des lenteurs interminables, des tâtonnements, des procédés milieux desquels le but principal disparaîtrait et l'enthousiasme qu'il doit nécessairement exciter s'éteindrait à la pensée des difficultés. Non, c'est une sainte œuvre à laquelle il faut que chacun travaille puisque chacun doit en dériver des avantages ; il faut donc nécessairement l'aide unanime, bien comprise, mutuellement bien dirigée de tous les membres du corps social pour arriver, d'une manière prompte et sûre, aux heureux résultats désirés : —

On ferait donc, sous la garantie, sous l'autorité et sous la direction de la corporation, un emprunt de la somme nécessaire ; supposons, comme à Montréal, 50,000, à intérêt légal, et remboursable en vingt ans. Si l'on diminuait la même chaque année de £3000, l'intérêt, qui à la fin de la 1ère année se serait monté à trois mille louis, n'irait plus, à la fin de la 11ème année, qu'à 1200 louis, la dette n'étant alors seulement que de 20,000 louis ; cette dette se trouverait par conséquent éteinte en moins de 7 autres années. On voit donc qu'en payant une moyenne de 4,500 louis par année on aurait au bout de vingt ans remboursé l'emprunt, payé les intérêts et amassé en caisse près de quinze mille louis !

De cette somme annuelle de 4500 louis il faudrait encore diminuer ce que les bureaux adjoints à l'institut paieraient de loyer ; comme on le voit il ne resterait donc qu'une somme très-minime à percevoir sur les citoyens pour accomplir la partie financière de la transaction.

Il serait peut-être aisé de se procurer la somme requise en s'en remettant à la générosité des citoyens, en acceptant les donations volontaires ; mais alors le temple, qui est d'exciter chez toutes les classes un amour pour l'instruction en tout genre et de mettre chacun à portée de le satisfaire, serait presque totalement anéanti. On exciterait par cette marche un orgueil déplacé et d'un effet fâcheux : le riche donnerait beaucoup, soit par zèle, soit par ostentation ; l'homme simplement aisé ne pouvant donner autant, trouverait des raisons pour ne rien donner ; le pauvre avec toute la bonne volonté donnerait peu et à cause de cela ferait un scrupule de profiter des avantages auxquels il aurait droit. L'opulent n'aurait beaucoup fait se croirait chez lui exclusivement dans cet édifice ; il garderait les autres du haut de sa grandeur et ne tarderait pas à leur inspirer la fausse honte qui se traduirait bien vite par la plus froide indifférence. Non ! tant que le temple des sciences doit son origine à l'égalité pour qu'on y trouve la salutaire égalité ; il faut que le pauvre, qui a le plus besoin d'instruction, puisse y entrer sans gêne et oublier, en présence des produits de l'intelligence, les vaines distinctions mondaines ; il faut que l'humble artisan dise à son fils en le conduisant à l'institut Vattemare : Sois ici chez toi ; lis tous ces livres, examine tous ces objets, étudie toutes ces curiosités ; ces objets sont à toi, fais-en usage ; je t'ai payés tout aussi bien que nos seigneurs ; tu ne fais que reprendre ce qui nous appartient. Il faut enfin que l'émulation de l'esprit soit la seule qui existe dans une semblable institution. C'est donc par une légère contribution personnelle qu'on propose de mener à fin cette noble entreprise ; supposons la modeste somme de une piastre prélevée chaque année sur tout homme au-dessus de vingt ans non à la charge du public ; cette piastre payée par trimestre. Quel individu qui ne peut donner dix sous par mois, 30 sous en trois mois pour avoir le privilège d'aller contempler les produits de la nature, ceux de l'esprit, main et de l'industrie ; pour aller assister à des cours amusants et intéressants à la fois ; pour procurer à ses jeunes frères, à ses enfants l'avantage de puiser à l'instruction à des sources qu'ils n'atteindraient jamais par d'autres moyens ?

Eh bien que chaque individu en état de le faire donne ses dix sous par mois et l'on aura bien vite plus qu'il ne faut pour l'édifice, assez pour y ajouter d'importantes améliorations, pour créer des écoles spéciales que les moyens particuliers ne procureraient jamais. D'ailleurs, sans compter les avantages intellectuels que vous en retirerez à l'avenir, peut-être que ces dix sous vous reviendront matériellement ; car vous êtes maçon, tailleur de pierre, marchand de chaux, de bois, charpentier, menuisier, forgeron etc., et vous êtes certain que pas un sou de la somme contributive ne sortira de chez vous pour passer à l'étranger ; ce n'est que de l'argent mis en circulation et qui à son passage vous laisse une belle institution. Voilà une considération qui en vaut bien d'autres. Espérons que l'assentiment public ne tardera pas à se manifester sur ces points essentiels et que notre municipalité rivalisera de zèle avec celle de Montréal pour nous doter immédiatement d'un édifice qui fasse l'éloge et l'ornement de notre ville.

Mais, dira-t-on, voilà votre institut solidement édifié, sa bibliothèque proprement arrangée, ses tablettes bien échelonnées, son musée d'histoire naturelle très-correctement garni de cases et de vitraux, son amphithéâtre avec laboratoire muni de cheminées, de forges, de rechauds ; mais tout cela est vide ; où prendrons-nous des hommes d'esprit pour alimenter notre bibliothèque et des bêtes curieuses pour orner notre musée ; faudra-t-il acheter encore tout cela ? Non mes amis ; un peu de patience et tout s'exécutera.

C'est ici le lieu d'exposer le système d'échange qui, sans l'institut, serait d'un bien faible intérêt public et qui doit à son tour contribuer essentiellement à son efficacité.

Supposons d'abord que cinquante villes ont convenu d'entr'échanger leurs produits naturels et scientifiques et que Québec forme un des rayons de ce brillant-luminaire. — Nous n'avons pas de littérature ni une industrie bien avancée ; cela est vrai. Mais notre sol a été peu exploré ; il contient à la surface et dans son sein des richesses que nous ne soupçonnons même pas. Nous avons des végétaux, des minéraux, des animaux de tout genre et s'ils ne sont pas curieux pour nous, ils le sont pour d'autres ; ils sont précieux pour le savant comme anneaux de la grande chaîne des productions de la nature. Eh bien ! envoyons-en autant que nous pourrons en trouver et nous recevrons en échange, non pas les mêmes objets de pays différents mais des équivalents qui seront pour nous d'une valeur infiniment plus grande ; nous recevrons des livres, des tableaux des pays littéraires, et des curiosités des pays moins avancés. Les livres seront mis à la bibliothèque, les tableaux à la galerie, les curiosités au musée. Voilà une place toute trouvée où ces objets pourront servir à l'instruction ou à l'amusement de chacun.

Il va sans dire que les gouvernements, par leur concours, favoriseront puissamment ces transactions. Afin de faire comprendre à tous la marche de ce système ainsi que l'enrichissement graduel et sûr de la nouvelle institution, nous allons citer quelques exemples tels que nous les imaginons. Supposons l'institut Vattemare achevé ; le musée ouvert. On recommande à chacun d'y apporter ce qu'il pourra trouver car tout peut y figurer, bois, plante, pierre, poisson, oiseau, animal de tout genre ; afin d'exciter l'émulation on inscrit le nom du donataire sur chaque objet reçu. Deux, trois ou quatre personnes apportent une même pierre, un même cristal, un même oiseau, une même plante ; ces doubles ne seront point perdus et l'on en obtiendra une valeur ; on place un objet de chaque espèce au musée et l'on met de côté les doubles pour les expédier, supposons à Paris. Paris nous transmet en échange quelque article équivalent, livres, tableaux, objets d'art etc. etc. et au cas où il aurait déjà l'objet que nous

avons envoyé il en fait part à son tour à quelque autre ville avec laquelle il est en relation et obtient aussi un échange ; de cette façon rien n'est perdu, et sur des objets inutiles chacun en obtient de précieux. On conçoit que tout cela se fait sans grand embarras ; chacun a sa spécialité. Le bibliothécaire classe les livres, le gardien du musée les curiosités ; celui de la galerie, les tableaux.

Voyons maintenant comment notre institut finirait par acquérir des richesses si sans lui seraient à jamais perdues : —

Dans presque toutes les familles on trouve plus ou moins de livres dont quelques uns sont souvent rares et précieux. A la mort du chef, ces débris de ses études, à l'acquisition desquels il avait consacré de longues années et de beaux deniers, sont ordinairement partagés sans choix, vendus, sacrifiés, relégués à jamais dans l'oubli, s'ils ne finissent même par trouver leur dernier refuge sur le comptoir des épiciers qui enveloppent à qui mieux mieux et sans s'en douter les plus vulgaires objets de leur négoce dans des trésors de science, d'histoire ou de poésie. Une fois l'institut établi et bien compris de chacun, pareil vandalisme ne sera plus à craindre ; tout propriétaire de livres aimera mieux en assurer l'usage perpétuel à ses enfants, faire du bien à son pays et éterniser en quelque façon sa mémoire ; il les léguera à la bibliothèque publique et l'on verra son nom figurer parmi les bienfaiteurs de cet établissement. Chacun peut être utile même en portant à l'institut tous les volumes d'ouvrages dépareillés qu'il peut avoir en sa possession. On a déjà réussi ailleurs à compléter de cette manière de fort belles collections.

On peut en dire autant de vieux tableaux qui périssent ignorés au milieu de meubles antiques, exposés aux injures du temps, des rats, de la poussière. Combien n'a-t-on pas retrouvé ainsi de morceaux rares ; combien en existe-t-il ! Un zèle bien entendu ferait encore découvrir. D'anciennes gravures, des médailles, de vieilles pièces de monnaie crues inutiles, trouveraient ainsi une utile destination. Toute bonne ménagère en nettoyant son grenier trouverait ces trésors pour la bibliothèque ; chaque enfant de nos campagnes muni d'un panier, d'une gibecière, d'une ligne, deviendrait un actif pourvoyeur de notre usée ; tout promeneur désœuvré pourrait enrichir notre herbier.

Voilà comment ce qui paraît au premier abord une vaine et impraticable théorie, devient facilement un bienfait pour tous parce que tous y peuvent contribuer sans d'onéreux sacrifices de temps ni d'argent.

L'exposé que nous venons de faire à nos lecteurs, de ce que nous avons pu puiser des plans et du système de l'illustre philanthrope, paraîtra sans doute fort complet et laissera nécessairement beaucoup à désirer ; mais dès qu'on nous aura indiqué des lacunes ou des erreurs nous nous ferons un devoir de rectifier les unes, de rétablir les autres ; en attendant nous prions chacun de ceux qui auront partagé nos convictions sur l'utilité d'un tel système, de vouloir bien contribuer à les répandre dans le cercle de leurs connaissances. C'est en arrivant à un tel but par un vouloir unanime que l'exécution et la réussite seront indubitables et certaines. Que chacun mette la main à l'œuvre et toutes difficultés s'aplaniront comme par enchantement. De semblables institutions ont été adoptées avec enthousiasme dans les principales villes des États-Unis ; espérons que les Canadiens de toutes les origines, en s'empressant de suivre cet exemple, ne tarderont pas à faire taire les calomnieux qui les représentent comme opposés à toute émancipation intellectuelle.

BOITE DE PANDORE.

REVUE DE QUÉBEC.

LE MOIS DE JANVIER.

Mr. l'Editeur,

Par un enchaînement de circonstances et d'occupations sérieuses mêlées de folies, je n'ai pas pu procéder à ma revue de décembre, ma plume s'est reposée pour laisser marcher ma langue, ceci est une énigme que je laisse à expliquer à ceux qui veulent tout savoir; pour plus amples informations s'adresser au propriétaire.

Eh bien! malgré toutes les prophéties, toutes les prédictions et toutes les superstitions, la fin finale du monde n'est pas encore arrivée en cette terrible année, la 40^{me} du 19^{ème} siècle, la 4^{me} du règne de Victoria la femme d'un allemand, la reine de ses enfants, et la mère des sauvages de l'Indostan; et la 1^{ère} année du règne du pacha des Canadas, Poulet-Thomson le Tocson 1^{er}. Il a été dit, par je ne sais plus quel prophète, que vers la fin du monde on verrait et on entendrait des choses extraordinaires. Il faut avouer que j'ai eu plus d'une fois la fièvre dans les douze derniers mois expirés. D'abord, j'ai vu une volaille de la basse-cour royale dicter les lois à mon pays; et j'ai vu mon pays, au lieu de tuer la volaille, trembler sous ses ordonnances; j'ai vu la France frémir de rage d'avoir un roi en jupon, et l'Angleterre heureuse d'avoir une reine qui porte les culottes; j'ai vu quatre grandes puissances européennes s'armer pour faire céder un seul homme; au milieu de ces grandes choses j'ai vu nos grands hommes lâcher les langues d'une petite fille que le hasard fit naître princesse royale; j'ai vu nos charpentiers et nos commis secouer le joug de maîtres tant soit peu barbares; et je les ai vus déclarer qu'ils n'étaient point des serfs, mais des hommes, créés par Dieu pour jouir de l'air et ne travailler que pour de justes rétributions de salaires et de liberté; j'ai vu, c'est-à-dire, nous en avons vu tant, que nous pourrions justement craindre de cesser bientôt de voir. Et puis, j'en ai entendu, j'en ai entendu, des choses à faire frémir les oreilles d'un âne, tel que les discours de l'échevin échevelé Jones, en français et en anglais, ceux de l'alderman, Massue, en anglais et en français, et surtout celui d'un petit commis, dans une éloquente improvisation, dont les phrases nous arrivaient de minute en minute, qui nous disait que "ce qui élève le marchand au-dessus de l'ouvrier et de l'artisan c'est parcequ'il marche dans une voie sûre et honnête!" Passe pour sûre, mais honnête ça ne paie pas, c'est de l'honnête qui sent le sure. Toi, lecteur bonasse, tu ne comprends pas ce qui pouvait me faire trembler dans ce peu de paroles d'un petit sauteur d'escalier.

Eh bien, je le répète, en voyant toutes ces choses extraordinaires, surprenantes et embêtantes, et de plus, en voyant la justice égale d'un gouverneur devenu mauvais charon, ordonner aux chevaux de traîner leurs voitures de travers, tandis qu'un chien peut tirer la sicne droit; en voyant ce même gouverneur parquer les citadins, comme des moutons ou comme des bœufs, en plaçant des barrières tout autour des cités, pour mieux, selon son bon vouloir, les tondre ou les assommer quand ils passeraient outre: on voyant dis-je, toutes ces choses se passer en Amérique, sous un ciel de liberté, où les hommes devraient être libres comme des aigles, et forts comme des chênes; j'ai eu plus d'une fois la crainte de voir, les attractions célestes et terrestres cessant, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, et les comètes tomber sur nos têtes, ce qui soit dit en passant, nous aurait fait de fort jolis bonnets de nuits pour nous endormir dans l'éternité, et la terre, accompagnée de toutes ces *bielles*, disparaître avec elle dans l'espace comme autant de grains de sable jetés dans une mer immense et sans fond.

Bien que le monde ait vieilli d'une année, il n'en est pas devenu plus sage, plus vertueux, car j'ai revu en 1841, ce que je vois depuis bientôt vingt ans, l'année commencée par des embrassements hypocrites, par des souhaits mensongers, par des félicitations dont les inspirations sont puisées au fond des flacons, par des bénédictions données par des pères à des enfants à qui la honte fait monter la rougeur au front, et trembler la voix en la demandant; enfin j'ai revu toutes ces belles et saintes choses données aux hommes pour entretenir leur existence, changées, gâtées, corrompues par eux, je les ai revues, comme je les vois depuis vingt ans, remplacées par des cartes de visites! On tirait bien d'un pauvre son échappé des loges de l'hôpital général, qui, le premier jour de l'an, s'aviserait d'aller écrire son nom en toutes lettres sur les portes de ses amis et de ses connaissances, au lieu d'entrer dans leurs maisons; et cependant on ne rit point du tout de celui qui s'en va, parcourant les rues, un paquet de cartes dans sa main ou dans sa poche, les délivrant aux domestiques de ses amis ou des connaissances. Moi je pense, tout bonnement il est vrai, que puisqu'on reçoit une carte pour une visite de celui qui y a écrit son nom (imprimé, c'est plus aristocratique), on doit embrasser cette carte, lui donner la main, lui faire placer un couvert à sa table, la faire boire

et manger. Celui qui ferait une telle innovation n'en ferait point une plus sotte que celui qui a inventé la manie de la carte de visite. Mais, il me semble qu'à propos de cartes je m'écarte dans une digression qui ne sent pas mal la philosophie ou la folie : deux choses qui ne plaisent pas aux sages de ce monde.

La tempérance dans l'usage de la boisson, on ne parle pas encore de la tempérance dans l'usage des mauvais corps de langues, est ce qui a le plus occupé le public Québécois au commencement de l'année, il fallait abattre un usage établi depuis plus trois cents ans, et l'on a assez bien réussi dans quelques endroits à le fouler aux pieds ; on ne buvait plus de rhum ni de vin, mais on continuait à déchirer le prochain ; ça ne ruine pas la bourse. Quant à moi, je dois dire bien franchement, que les plus beaux et les meilleurs raisonnements que j'aie entendus du faire en faveur du sujet venaient de ceux qui tout en dégoisant contre les liqueurs fortes, avalaient, en achevant leurs discours, un immense verre de vin ou de brandy. Il y avait un nouveau mot cette année, ajouté à la longue kyrielle de souhaits dont on accable chaque visiteur du jour de l'an, on demandait d'une manière inquiète : Etes-vous de la tempérance ? La réponse la plus commune était : Non, et vous ? — Pas encore, mais, c'est une bien bonne chose ; allons que prenez-vous ? Puis en vidant les carafes on continuait la discussion, qu'on suspendait pour l'aller reprendre dans une autre maison. A présent il y a les bals de tempérance, les soirées de tempérance, les épiceries de tempérance ; et au printemps nous allons avoir des auberges de tempérance, où les gens dissipés dépenseront aussi bien leur argent, ruineront aussi bien leurs familles, en buvant du café, mangeant de petites tartes, jouant aux cartes, aux dés, au pigeon hole, et la bagatelle comme dans les autres lieux de rendez-vous des jeunes gens ; alors on pourra s'écrier : enfoncé l'effet de la tempérance. En attendant, pour peu que cela continue, les porteurs d'eau et les vendeurs de lemon syrop vont faire fortune. Malgré toute cette chicane entre l'eau et le rhum, on vient d'accorder 206 licences d'auberges enivrantes, pour cette ville, prouvant qu'on peut encore faire fortune avec ce métier-là.

La politique devient si piquante depuis quelque temps dans les hauts lieux. Il paraît que le noble poulet s'amuse à picasser le baronniais Stuart, qui a promis, dit-on, de piquer à son tour le poulet à coups de corne..... de son chapeau—s'entend, s'il veut faire le juste envers son bill de justice. Je ne vois nullement en quoi Thomson peut trouver le bill de judicature de Stuart injuste, d'autant plus que c'est de la "justice égale" puisée dans la cargaison importée ici par le marchand Poulet. Puisqu'il le fameux lord Toronto ne veut pas que les autres s'en servent, il lui faut vite prendre un brevet d'invention. L'union n'est pas encore proclamée. Le gouverneur général écrivait l'été dernier aux ministres, en Angleterre : "Le peuple desire vivement cette union." C'est sans doute pour être fidèle à sa devise de gouverner selon les "vœux du peuple," qu'il met tant d'empressément à lui donner ce qu'il désire si vivement."

Ce dont on est le plus embarrassé à la campagne, c'est le choix des candidats pour les prochaines élections. Il faut avouer que ces gens ont la tête bien dure, car nos patriotes leur ont donné un fameux exemple. Ceux-ci ont crié à tue-tête à tous les électeurs du pays : No faites que comme nous, ne prenez point des hommes douteux, ne prenez que des hommes qui préfèrent l'ancienne constitution à la nouvelle. Et vite pour être d'accord avec leur adresse ils ont été choisir Mr. Burnet, qui s'est écrié en les voyant approcher : "Messieurs, je ne veux plaire à personne, je me moque de vous et de votre parti, je préfère l'union à l'ancienne chambre d'assemblée, à ce prix là je suis à prendre ou à laisser, point de rabais, faites ce qui vous plaira." — Eh mais, c'est à merveille, ont répondu les patriotes exemplaires, Mr. Burnet vous êtes l'homme qu'il nous faut, par la raison bien simple que, nous nous en vantons, nous n'avons jamais choisi d'autres candidats que ceux qui se moquaient de nous, et vive Burnet l'anti-unionniste unionnaire ! Je vous demande après cela comment les autres comtés peuvent être embarrassés dans le choix de leurs candidats ! Suivez donc l'exemple de nos grosses têtes, têtes folles que vous êtes, et je suis certain que dans cinq ou six millions d'années l'Angleterre révoquera le bill d'union, ce qui sera très avantageux pour vous. Un musicien de campagne à qui je racontais ce trait de la constance des meneurs de la ville, me dit : Il n'y a pas d'harmonie dans leur jeu, la grosse corde gratte.

Janvier a procuré à la bonne ville de Québec deux représentations théâtrales. Moi je ne connais rien dans le mérite des acteurs, "et cela pour cause" comme a dit le papa Michau. Je me bornerai donc à dire à ce propos qu'on ne saurait trop aller au théâtre, c'est une école où tout en s'instruisant on s'amuse, où on apprend à connaître nos défauts et nos mauvaises habitudes, et d'où l'on sort d'autant plus disposé à s'en corriger que la leçon nous a fait rire de nous-même, et qu'on n'aime guère que les autres rient de nous. Voilà pour les défauts. Quant à la vertu,

aux beaux sentiments, aux nobles pensées, qui n'aime pas à suivre, à chercher, à imiter ce héros qu'on nous représente ? On s'insinue dans les moindres détails de ce qu'il y a de grand de sublime en eux, on admire ces traits de courage et de vertu qui font la gloire du théâtre, et on abhorre, on méprise le tyran ou le fourbe qui les méconnaît ou leur fait insulte. Voilà pour la morale des leçons qui en valent bien d'autres. Je terminerai sur ce sujet en citant un passage d'un écrit de Mme. ANCELOT, qui fait des pièces dramatiques pour les théâtres de Paris, et destiné par elle à servir de préface au recueil de ses écrits :

Plus la foule renfermée dans une salle de spectacle est considérable, dit-elle, plus l'émotion est rapide et profonde, on s'anime, on s'exalte pour une action qu'on admire ; on rougit du déshonneur montré sous un aspect odieux ou ridicule ; on se sert du courage et de la grandeur d'âme, de la pitié avec les personnages que l'on voit courageux, grands ou bons. Le théâtre est une puissance infinie, car ses effets s'exercent sur l'âme sont incalculables comme elle.

Un but moral dans un objet d'art, c'est le feu divin dérobé du ciel pour animer la statue. Les deux représentations de nos amateurs n'ont été, je l'espère, que le faible prélude d'autres représentations brillantes qui nous seront probablement données par Mr. Alexandre, artiste français, qui est arrivé ici depuis quelques jours, et qui à lui seul forme un rassemblement nombreux de personnages des deux sexes et de différents âges, que l'on voit sur une lithographie où Walter Scott est représenté le riot act en main, lui ordonnant de se disperser. On dit de Mr. Alexandre des choses merveilleuses.

Il est impossible de dire quelque chose de Mr. Alexandre sans parler de Mr. Vatte-mare, un grand philanthrope, cet homme sans pareil dans le siècle où nous vivons, qui ne voit dans tous les peuples qui habitent la terre, qu'une seule et même famille, que les enfants d'un même père qui il veut unir par le lien indissoluble des arts et des sciences. L'innovation de Mr. Vatte-mare n'est point une théorie douteuse, mais bien une pure et vraie philanthropie pratique, grande et sublime comme la pensée qui la fit naître. Mr. Vatte-mare est pour notre patrie un second Médecure qui, voyant deux serpents occupés à s'entre-déchirer, est venu planter la bannière de sa bannière où ils sont venus s'enlacer l'un à l'autre oubliant la cause de leur guerre acharnée. C'est au moins le résultat qu'ont eu ses efforts à Montréal, et il est à espérer qu'ils seront couronnés de toutes les nations que le Canada qui jusqu'ici a végété inconnu, ignoré de tous les autres peuples, à tel point qu'on croit généralement en Europe qu'il n'est habité que par une horde de sauvages, ignorants et incivilisés. Non, les Canadiens français, pour leur part, ne resteront près en arrière, je l'espère, dans cette voie qui se présente à eux de s'avancer dans les lumières et le progrès de la civilisation ; non, ils seront de dignes descendants de la France, dont Mr. Vatte-mare est un des glorieux enfants.

Mais je vois qu'à propos de Mr. Vatte-mare je fais pas mal l'Alexandre dans mes phrases et que je m'emancipe fort joliment ; je crois, Dieu me pardonne, que c'est le feu que Mr. Vatte-mare sème partout où il passe qui m'a déjà gagné, si je savais que ce feu là fait un mal épidémique, je voudrais l'aller répandre jusques dans la plus humble cabane canadienne.

Il est bon, lecteur, que tu saches aussi que je me suis débarrassé de mon titre de un. apprenti qui me pesait sur le dos depuis sept ans, et que je l'ai troqué pour celui de un. compagnon, quel pourras traduire par celui de

L'ARTISAN.

A VENDRE A CE BUREAU

Le portrait de Sa Grandeur le COMTE DE FORBIN JANSON *Ecce de Nancy et de Toul.* Grande dimension. Prix 3s 9d. Un Écu pour ceux qui ont acheté le premier portrait publié à ce bureau. Il sera fait une déduction aux personnes qui en prendront plusieurs copies.

DES recherches ayant été faites avec l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat pour les Colonies par les amis de Mr. PATRICK DELMOUR, que l'on suppose avoir perdu la vie dans les insurrections en Canada, pour information relative à l'état de ses affaires ; on prie toute personne qui pourrait posséder quelque information à ce sujet, de vouloir bien les communiquer au Bureau, pour les transmettre aux parties qu'elles concernent.

Par ordre,

T. C. MURDOCH,
Secrétaire en Chef.

Maison du Gouvernement, }
Montréal, 15 Janvier 1841. }

A être publié dans la Gazette Officielle et autres journaux ; durant l'espace de deux semaines.